



Zorro, la légende de la Californie

Emmanuelle Perez Tisserant

► **To cite this version:**

| Emmanuelle Perez Tisserant. Zorro, la légende de la Californie. 2019, pp.72-77. halshs-02877286

HAL Id: halshs-02877286

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-02877286>

Submitted on 22 Jun 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La vraie histoire de Zorro

Par Emmanuelle Perez Tisserant

L'auteur

Maîtresse de conférences à l'université Toulouse Jean Jaurès, Emmanuelle Perez Tisserant a soutenu en 2014 une thèse sur l'histoire de la Californie. Elle prépare une biographie du personnage fictionnel de Zorro.

Chapô

Il y a cent ans, en 1919, naissait sous la plume d'un feuilletoniste américain la figure légendaire de Zorro. Ce héros espagnol protecteur des opprimés dans une Californie passée en 1824 aux mains de nouveaux maîtres mexicains en dit long sur la manière dont les Etats-Unis racontent leur passé.

Décryptage

L'intrigue de Zorro mêle des traits de société appartenant à différentes périodes de l'histoire de la Californie. Emmanuelle Perez Tisserant les analyse, pour mieux rappeler que cette région, qui a vu naître Hollywood et les studios Disney, a d'abord été espagnole puis mexicaine avant son annexion en 1848 par les Etats-unis. Ce faisant, elle donne à repenser la relation du pays avec sa frontière et ses populations hispanophones et amérindiennes. Une partie des archives sur lesquelles l'auteure a travaillé sont d'ailleurs en espagnol, et se trouvent à Mexico ou Séville.

Avant qu'elle ne devienne en 1821 la province d'un Mexique tout juste indépendant, la Californie n'était que la lointaine périphérie de l'empire espagnol. Sans le savoir vraiment, nous en sommes pourtant tous familiers, car c'est dans ce décor que se déroulent les aventures de la série *Zorro*, née à Los Angeles en 1919 sous forme de feuilleton dans un *pulp* (magazine bon marché), sous la plume du journaliste d'origine canadienne Johnston McCulley, puis adaptée à la télévision par Disney dans les années 1950.

Le chevaleresque justicier masqué de noir et ses acolytes, le sergent Garcia, l'officier lourdaud, les missionnaires affables et des politiciens ou militaires corrompus et tyranniques, parfois comploteurs, souvent avides de richesses : cette galerie de portraits reconstitue une part de la réalité de la Californie espagnole du début du xix^e siècle. Les épisodes de la série reflètent aussi les partis-pris de leurs créateurs, issus des conceptions partagées de leur temps.

Romantisme colonial

La série est inspirée sinon de faits réels, du moins de la connaissance qu'avaient de leur passé « espagnol » les Californiens du début du xix^e siècle, citoyens des États-Unis depuis que le Mexique leur céda l'État en 1848. Avec son histoire féconde en rebondissements politiques, la Californie du début du xix^e siècle offrait un cadre particulièrement propice à la fiction, avec sa société de frontière aux personnages variés et hauts en couleur.

Le feuilleton de Johnston McCulley s'inscrit aussi dans le cadre plus large du mouvement artistique et architectural du *Spanish Colonial Revival* (« style renouveau colonial espagnol »), en valorisant l'héritage espagnol de la région, alors que la période mexicaine (1821-1848) y est évoquée comme une période de décadence et de désordre. Si l'indépendance du Mexique en 1821 n'est jamais explicitement évoquée ni dans le feuilleton ni dans la série, ses conséquences sont bien présentes dans *Zorro*. Dès le premier épisode de la série Disney, le capitaine du bateau qui ramène en 1820 le jeune Don Diego de la Vega en Californie (interrompant un séjour d'études en Espagne) l'avertit : les temps ont changé, et ce n'est pas une bonne nouvelle. La tranquillité de la douce Californie pastorale est perturbée par l'arrivée de nouveaux gouvernants et « *tout n'est que règlements* ». Par la suite, la série met en scène des gouverneurs ou des commandants corrompus, qui ne cherchent qu'à s'enrichir sur le dos de l'Église et des Amérindiens, maltraitant tous les Californiens qui résistent à cette forme de tyrannie.

Ce motif de la résistance est récurrent dans les productions cinématographiques états-uniennes. Il permet d'une certaine manière de transmettre au public une histoire rassurante et de mettre en avant les valeurs défendues par les États-Unis : la défense de la liberté contre la tyrannie et le désir de l'exporter au reste du monde. En même temps, cette vision des choses renvoie au regret américain de ne plus avoir, en ce début du xxe siècle, de frontière intérieure à conquérir et donc de lieu où puissent s'épanouir des « pionniers » au caractère

individualiste et courageux, et prêts à se confronter à la sauvagerie. D'une certaine manière, Zorro (en espagnol, « le renard ») et ceux qui résistent à ses côtés à la tyrannie des commandants espagnols montrent, *a posteriori*, que les Californiens étaient dignes de devenir états-unis, légitimant au passage l'annexion de la Californie après la guerre entre États-Unis et Mexique en 1846-1848.

Zorro renvoie aussi à la vision négative que les États-Unis avaient de l'évolution politique mexicaine depuis l'indépendance du pays en 1821. Les années 1910 sont aussi celles de la révolution mexicaine, née du mouvement d'opposition au dirigeant autoritaire Porfirio Diaz (1876-1910). Les violences politiques qui s'en suivent réactivent dans l'imaginaire états-unien une vision négative de la politique mexicaine, réputée instable. De plus, les désordres mexicains ont des conséquences directes sur les États-Unis, puisqu'un certain nombre de Mexicains fuient leur pays pour partir travailler aux États-Unis, souvent comme ouvriers agricoles ; certaines bandes armées franchissent aussi la frontière, semant la panique, comme celle de Francisco « Pancho » Villa en mars 1916.

Ce qui est mis en scène dans *Zorro* correspond ainsi à une vision stéréotypée du peuple mexicain représenté par les divers commandants et gouverneurs arrivant de Mexico en Californie, alors même que, dans le feuilleton comme dans la série, le Mexique n'est pas encore indépendant. À l'inverse, tout ce qui se rapporte à l'Espagne en Californie est valorisé, ce qui contraste fortement avec la légende noire dont la colonisation espagnole avait fait l'objet dans l'empire

britannique et aux États-Unis. Malgré la culture démocratique des États-Unis, dans *Zorro*, les élites de Californie – censées être quasi nobles et espagnoles – sont montrées sous un jour positif. Malgré l’anticatholicisme, les missionnaires sont des personnages sympathiques. Malgré les politiques anti-indiennes des États-Unis, les Amérindiens y sont des victimes à protéger. C’est que le *Spanish Colonial Revival* sert aussi à encourager les investissements dans cet État relativement neuf : dans le but de nourrir la spéculation immobilière, les partisans de la croissance de Los Angeles et de la Californie du Sud (les *boosters*), les compagnies ferroviaires, les élites municipales vendent du rêve méditerranéen aux potentiels acheteurs.

Règlement de compte à la Frontière

Au-delà de cette réécriture, l’histoire racontée dans *Zorro* est aussi celle de la transition d’une société frontière, relativement autonome, avec ses propres institutions, vers une société sur laquelle le gouvernement exerce un droit de regard accru.

Dans la série de Disney, c’est bien ce problème qui fait revenir Don Diego de la Vega à la demande de son père : le nouveau gouverneur **mexicain** se mêle de contrôler et de taxer les activités des colons. Or si la Californie était effectivement bien éloignée du pouvoir central de l’empire espagnol, elle a en réalité connu une longue histoire de contrôle par l’armée et l’Église, avant que les colons ne puissent, dans les années 1840, obtenir un peu d’autonomie.

Zorro évoque aussi les conflits entre l'armée et l'Église : les missionnaires, menacés par le commandant, trouvent refuge dans les églises ou s'abritent derrière leur poids spirituel. Dans la société californienne, les missionnaires eurent longtemps un poids plus important encore, qui leur permettait de tenir tête aux commandants et gouverneurs.

Au départ, la colonisation de la Haute-Californie (de San Diego à San Francisco) avait été décidée par le roi d'Espagne en 1769 pour renforcer la frontière nord de son empire américain, tirer profit des fourrures marines chassées dans les eaux pacifiques et empêcher Russes et Britanniques de s'installer dans la région. Il confia cette mission à la fois à l'armée et aux missionnaires franciscains, à une époque de réformes visant pourtant à limiter le poids de l'Église dans l'empire. Dès le départ, la hiérarchie entre les deux branches de la colonisation n'est pas claire. S'il est évident pour le gouverneur militaire que les missions où travaillent et sont convertis les autochtones ne sont qu'un moyen pour asseoir la domination espagnole en Californie, les missionnaires estiment quant à eux que les militaires ne sont là que pour protéger leur travail de conversion, primordial à leurs yeux.

Les missionnaires franciscains étaient peu nombreux (une cinquantaine), mais extrêmement importants dans la province. Les vingt-et-une missions franciscaines qui s'égrènent le long de la côte revendiquent comme leurs les terres où elles font travailler chacune des milliers d'Amérindiens. Quasiment les seuls lieux de production de la région, elles cultivent céréales, fruits, légumes et

élèvent du bétail, ce qui leur permet de faire vivre les travailleurs autochtones, de aussi de vendre des surplus, grâce auxquels elles peuvent acheter ce qu'elles ne produisent pas.

Le gouverneur estimait quant à lui qu'il appartenait aux missions d'approvisionner les soldats en nourriture et fournitures diverses, en complément de ce qui était envoyé de manière souvent irrégulière par le gouvernement **espagnol** et qui mettait beaucoup de temps à parvenir en Californie. Or les Franciscains, s'ils acceptaient le plus souvent de livrer leurs surplus aux forts, n'en faisaient pas une évidence ni un devoir. En droit de vendre librement au prix du marché, les missions préféraient au contraire en tirer profit afin d'améliorer leurs installations ou d'investir dans du matériel contribuant à une meilleure évangélisation de leurs ouailles (objets religieux, peintures). Pour elles, là résidait leur véritable devoir. Motif récurrent de conflits dès le début de la colonisation, l'enjeu des surplus s'accroît pendant les guerres napoléoniennes et d'indépendance de l'empire espagnol (1808-1821), du fait de la raréfaction des approvisionnements royaux. En même temps, les missions purent tout de même s'enrichir en vendant leurs surplus à des commerçants étrangers, bien souvent États-Uniens, dont la présence, en théorie interdite par le mercantilisme, n'était plus guère contrôlée par des autorités occupées ailleurs.

En 1820, la quasi-totalité des terres en Californie espagnole est encore revendiquée par les missions franciscaines. C'est la transformation de ces missions en simples paroisses – que l'on appelle la « sécularisation des missions » –, qui

permet la répartition des terres aux familles californiennes. Le gouvernement mexicain, qui voyait les missionnaires comme des traîtres potentiels à cause de leur opposition à l'indépendance et de leur fidélité à l'Espagne, s'employa d'abord à les convaincre de se rallier à l'indépendance avant de diminuer leur pouvoir. Les missionnaires acceptèrent rapidement l'indépendance, trouvant de toute façon que la révolution libérale espagnole de 1820 (favorable à la diminution du pouvoir de l'Église) n'était pas de bon augure en Espagne. Mais ils s'opposèrent à la république fédérale, ce système et ses partisans étant vus comme anticléricaux.

Alors qu'elle faisait l'unanimité à Mexico, cette politique de réforme des missions fut toutefois l'objet d'un débat intense en Californie. D'abord, beaucoup de Californiens étaient de fervents Catholiques et respectaient les missionnaires franciscains. Ensuite, ils craignaient que si les missions venaient à disparaître, les Amérindiens ne soient livrés à eux même et ne s'adonnent à des violences ou des raids sur leurs troupeaux, ce qui ruinerait la province.

Société secrète et masque noir

Dans le feuilleton comme dans la série télévisée, Zorro/Don Diego de la Vega se veut protecteur à la fois des Amérindiens et des missionnaires, ce qui n'était pas vraiment le cas des jeunes libéraux, nés comme lui dans la décennie 1800, qui ont fait beaucoup parler d'eux dans les années 1830 et 1840 en Californie. Ces derniers étaient prompts à se rebeller non seulement contre les gouverneurs

mexicains, mais aussi contre les missionnaires qui, selon eux, maltraitaient les Amérindiens et accaparaient des terres qui se devaient de revenir aux colons. S'ils ne se cachaient pas sous un masque noir, ils se réunissaient en sociétés secrètes et organisaient des complots, un peu à l'image de la société de l'aigle qu'on trouve dans la première saison de la série, et contre laquelle se bat Zorro. Néanmoins, ils pensaient, comme, lui défendre la justice et leurs idéaux politiques.

Se rallier ces jeunes gens fut l'œuvre de deux représentants du gouvernement mexicain en Californie : le premier gouverneur mexicain, José Maria de Echeandia, et un inspecteur des douanes, Jose Maria Padres. Ils cherchèrent tous deux à les convaincre de l'intérêt des politiques ordonnées par le nouveau gouvernement du Mexique, à savoir l'amointrissement du pouvoir de l'Église, la mise en place d'un gouvernement républicain civil plutôt que militaire.

Nommé en 1825, José Maria de Echeandia prit sous son aile quelques jeunes gens de la capitale californienne Monterey. Il leur fit découvrir la Constitution et des journaux publiés à Mexico, fit de l'un d'eux son secrétaire, d'un autre un élu au conseil de gouvernement du territoire. C'est ainsi qu'ils commencèrent à s'intéresser à l'idée de république et à changer d'avis concernant la place des missionnaires dans le territoire au nom de la liberté et de la citoyenneté des Amérindiens.

Les jeunes protégés y virent l'opportunité d'autres carrières pour eux et d'un autre chemin pour la Californie. C'est dans ce contexte qu'arriva de Mexico, en 1829, l'inspecteur des douanes Jose

Maria Padres, à une époque où la capitale était secouée par d'intenses conflits partisans. Deux camps principaux s'opposaient : d'un côté les libéraux radicaux, de l'autre les libéraux modérés. Ces camps, pas tout à fait encore des partis politiques au sens propre, étaient organisés autour des réseaux de loges maçonniques, suivant respectivement les rites de York et d'Écosse, d'où leur surnom de Yorkins et Écossais.

Arrivant sur le lointain territoire de Haute-Californie, trouvant ces jeunes gens désormais éveillés à la politique mais sans aucune organisation partisane, cet inspecteur des douanes qui faisait partie du camp des radicaux s'engagea dans l'organisation d'une loge radicale. On trouve dans la correspondance de l'époque des signes qui témoignent de communications secrètes entre ses membres (mots écrits à l'envers, grilles de code), et leurs opposants parlent distinctement de loge, de disciples et de grand maître au sujet de Padres et son entourage californien. Pas de héros masqué donc, mais on trouve bien dans la Californie de la fin des années 1820 et du début des années 1830 une société secrète qui participe au renversement d'un nouveau gouverneur, à la manière qui rappelle la conspiration de l'aigle de la série.

Invisibles Amérindiens

Dans le feuilleton et dans la série, les Amérindiens californiens sont toujours représentés comme des victimes passives, anonymes et peu identifiées. Il est vrai qu'ils appartenaient à de multiples groupes peu connus du public comme les Païute, les Mojave ou les Yokut. De plus, dans la

Californie des années 1820 et 1830, missionnaires comme républicains se présentaient comme protecteurs des intérêts des Amérindiens sans pourtant leur donner la parole. Les républicains dénonçaient les mauvais traitements qu'ils subissaient de la part des missionnaires tandis que ces derniers présentaient les républicains comme des hypocrites ne désirant que leur enrichissement personnel.

Néanmoins, que ce soit dans les missions et établissements coloniaux ou en dehors, ils étaient beaucoup plus nombreux que les colons, malgré leur important déclin démographique amorcé depuis l'arrivée des Européens. En 1821, on estime en effet qu'il y avait en Californie environ 4 000 colons et soldats (dont une petite cinquantaine de missionnaires franciscains) pour 21 000 Amérindiens travaillant dans les missions, et près de 150 000 en dehors. Les archives dévoilent que, loin d'être passifs, ces derniers avaient leur propre manière d'agir. On peut mentionner à titre d'exemple un soulèvement très important en 1824, comme l'une des conséquences de la déclaration d'indépendance du Mexique. Lors de cette révolte meurtrière, les Chumashs, qui vivaient et travaillaient dans les missions de la région de Santa Barbara, et les Yokuts, qui vivaient au-delà des établissements coloniaux, dans la vallée centrale de Californie, où se réfugiaient les Amérindiens qui fuyaient les missions, s'allièrent pour revendiquer une souveraineté amérindienne sur la Californie.

La réforme des missions qui eut finalement lieu dans les années 1830 se conclut par une privatisation des terres : les grands propriétaires

californiens que l'on voit dans la série existèrent donc bel et bien, mais plutôt dans les années 1830 et 1840. Les Amérindiens quant à eux ne reçurent qu'une petite partie des terres. Beaucoup d'entre eux passèrent ainsi du service des missions au service des grandes propriétés privées. D'autres quittèrent la Californie sous contrôle mexicain pour la vallée intérieure où ils participèrent, au sein de groupe mêlant autochtones et aventuriers d'origines diverses, notamment états-uniennes ou canadiennes, à une économie du raid de troupeaux. Chevaux et mules californiens furent ainsi convoyés au travers tout le continent vers ce qui était alors « l'ouest » des États-Unis (la vallée du Mississippi) ou encore vers l'Oregon. Affaiblis par ces raids, délaissés par le gouvernement mexicain, les Californiens étaient alors divisés sur le meilleur chemin à suivre pour protéger leur entreprise de colonisation. De plus, il devint clair dès le milieu des années 1830, que les États-Unis souhaitaient désormais étendre leurs territoires du Texas à la Californie, et de la Californie à l'Oregon.

Présenter les Amérindiens comme des victimes dans le feuilleton et la série, c'est donc cette fois reprendre une perspective commune aux Californiens du xix^e siècle comme du xx^e siècle. Mais du point de vue états-unien, c'était une évolution récente, issue d'une mobilisation paternaliste qui défendait une protection des Amérindiens plutôt que leur massacre. Parmi les personnalités actives de cette mobilisation en Californie, on trouvait Antonio Franco Coronel, devenu grand propriétaire dans la région de Los Angeles après son immigration en Californie

(mexicaine) dans les années 1830 et qui, malgré des pertes après l'annexion par les États-Unis, avait réussi néanmoins à maintenir un petit domaine et une position sociale importante (il occupa le poste de Trésorier de l'État de Californie). C'est lui qui inspira par ses récits nostalgiques de la période mexicaine le roman *Ramona* de Helen Hunt Jackson, qui se voulait être l'équivalent de *La Case de l'Oncle Tom* pour les Amérindiens. Ce livre alimenta à son tour aussi bien la mobilisation en faveur des Amérindiens que le tourisme vers la Californie du Sud. Mais s'il éveilla les consciences, son succès ne se traduisit pas réellement par des mesures politiques.

Un bandit mexicain ?

Bien que la série et le feuilleton soient censés se dérouler au début du xixe siècle, les bandits les plus fameux de Californie furent mexicains et actifs dans les années 1850. Ces derniers profitaient de la situation de frontière de la région et de son enrichissement soudain lors de la ruée vers l'or, mais ils protestaient également contre l'exclusion des étrangers des mines, et en particulier des Mexicains, et contre les discriminations, brimades, violences et dépossessions dont ils faisaient l'objet.

Le plus célèbre d'entre eux était sans doute Joaquin Murieta, dont la vie fut l'objet d'une biographie romancée par le journaliste cherokee John Rollin Ridge en 1854. On y retrouve certains traits de Zorro : son appartenance à une bonne famille, son identité masquée, son charme auprès des femmes et sa dévotion à la défense des plus

faibles. Mais les actes de violence décrits contrastent avec le caractère souvent bénin des affrontements représentés dans *Zorro*. Sans être un succès commercial, le roman circula largement et sa version fut retravaillée (voire plagiée) par d'autres auteurs qui contribuèrent à ancrer dans les imaginaires le type du bandit mexicain californien. Ce personnage devint récurrent pendant la révolution mexicaine dans les années 1910, lorsque Johnston McCulley commença à écrire les histoires de Zorro. Cependant, on n'y trouve pas du tout dans de critique du sort réservé aux Mexicains par les États-Uniens. Le feuilleton reste en ce sens très éloigné de ce modèle potentiel.

Au travers de l'analyse du feuilleton et de la série *Zorro*, on constate la difficulté pour les États-Uniens de rendre compte de la complexité du xix^e siècle. L'intrigue, réécrite pour les besoins d'une fiction grand public permet aussi de façonner une représentation digeste du passé de la Californie désormais états-unienne.

Encadré

La douceur de vivre

« Spanish Colonial Revival »

Ce mouvement du tournant du xix et du xx^e siècle en Floride et dans le Sud-Ouest des États-Unis visait d'abord à préserver et restaurer l'architecture coloniale espagnole avant de construire de nouveaux bâtiments sur ce modèle. Comme son nom l'indique, il promeut aussi la nostalgie du passé espagnol. Parmi ses figures tutélaires, Charles F. Lummis ou encore Helen Hunt Jackson (auteure en 1884 de *Ramona*), qui utilisaient aussi le modèle des missions d'évangélisation comme contrepoint positif pour mieux critiquer la politique indienne des États-Unis (massacres et intégration forcée par la propriété privée). Ce mouvement s'illustra à l'exposition Panama-California de San Diego en 1915 et il servit au partisan de la croissance de Los Angeles et de la Californie du Sud (les *boosters*) pour promouvoir leur région, avec ses lieux de villégiature privilégiés, au cadre de vie agréable et sain grâce son climat et son ambiance méditerranéens dont on mit en valeur l'exotisme pour alimenter un désir d'évasion.

A Savoir

Chiffres

En 1821, on estime à 4 000 les colons et soldats espagnols en Californie (dont une petite cinquantaine de missionnaires franciscains), à 21 000 le nombre d'Amérindiens travaillant dans les missions tandis que 150 000 vivaient en dehors.

Mots-clés**Missions**

Fondées à la fin du xviii^e siècle par des Franciscains espagnols, les missions de Californie étaient de grands domaines appartenant alors à l'Espagne. Leur objectif était de faire des Amérindiens des sujets du roi d'Espagne ou plus tard, des citoyens du Mexique, en leur enseignant des techniques d'élevage, d'agriculture, de travail du fer et, à terme, de les convertir au catholicisme. Elles sont sécularisées en 1834, après une série de mesures visant à réduire le pouvoir temporel de l'Eglise prises par le nouveau gouvernement mexicain, et deviennent pour la plupart des propriétés privées.

Dates clés

1769

Début de la colonisation de la Californie, fondation de San Diego.

1819

Le traité Adams-Onis fixe la frontière sud-ouest, entre les États-Unis et les possessions espagnoles, du golfe du Mexique au Pacifique.

1820

Temps de l'intrigue de Zorro (feuilleton et série Disney).

1821-1924

Processus d'indépendance du Mexique, dont fait encore partie la Californie.

1846-1848

L'entrée du Texas dans l'Union (1845) ranime les ambitions territoriales américaines sur les territoires mexicains de Haute-Californie, conduisant à une guerre. Le traité Guadalupe-Hidalgo met fin aux hostilités, actant la cession des territoires mexicains de Californie et du Nouveau-Mexique aux États-Unis, contre 15 millions de dollars. En 1848, début de la ruée vers l'or en Californie.

1850 : La Californie entre dans l'Union.

1919

Johnston McCulley, feuilletoniste au All Story Magazine, écrit le premier épisode des aventures de Diego Vega, *The Curse of Capistrano* (*Le Signe de Capistrano*).

1920

Sortie du *Signe de Zorro*, film muet avec l'acteur Douglas Fairbanks. Son succès conduit McCulley à écrire un second épisode : il y en aura une quarantaine.

1925

Donald Grips réalise, toujours avec Douglas Fairbanks, *Don X, fils de Zorro*.

1936

Ray Taylor réalise le premier *Zorro* parlant (et en couleur).

1940

La star Tyrone Power incarne Zorro dans la version parlante du *Signe de Zorro*.

1957-1961

Diffusion de la série *Zorro* par Disney.

1998

Le succès public est encore au rendez-vous avec *Le Masque de Zorro* de Martin Campbell (avec Antonio Banderas et Anthony Hopkins).

PESP

[Il faudrait supprimer encore 4 entrées]

W. Deverell, *Whitewashed adobe. The Rise of Los Angeles and the Remaking of Its Mexican Past*, Berkley, University of California Press, 2004.

L. Haas, *Saints and Citizens. Indigenous Histories of Colonial Missions and Mexican California*, Berkeley, University of California Press, 2013.

H. Hunt Jackson, *Ramona*, New York, Little, Brown and Company, 1884.

P. Kropp, *California Vieja*, Berkley, University of California Press, 2006.

C. McWilliams, *North from Mexico*, Westport, Greenwood Press Edition, 1948.

L. Pubols, *The Father of All. The De La Guerra Family. Power, and Patriarchy in Mexican California*, Berkeley, University of California Press and Huntington Library, 2009.

J. Rollin Ridge, *La Ballade de Joaquin Murieta*, Anacharsis, 2017.

K. Starr, *Material dreams. Southern California through the 1920s*, New York, Oxford University Press, 1990 ; *Golden Dreams. California in an Age of Abundance. 1950-1963*, Oxford, New York, Oxford University Press, 2009.